

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.1.63177

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

matiques, elles doivent être interprétées avec le plus grand soin, d'après les éléments déjà connus du dossier ou grâce à d'autres domaines de recherche: l'analyse quantitative apporte l'indice d'une anomalie, ou d'une absence d'anomalie: elle signale des anomalies, mais ne les explique pas. Et, pour être bien utilisée, des précautions sont nécessaires, en particulier de comprendre la nature des calculs exécutés pour bien les mettre en œuvre.

Moins évidemment centrées sur la statistique textuelle, deux autres participations sont en prise directe avec l'évolution que les nouvelles technologies semblent inférer pour la lexicographie. Michel PARISSE réfléchit sur la latinisation des noms communs vernaculaires dans les chartes, jusqu'en 1120 environ. Ces noms communs, utilisés dans la vie courante, sont à cette époque utilisés avec une certaine gêne, sensible grâce à la formule *quod vulgo dicitur* ou une tournure équivalente qui les introduit (plus tard, les rédacteurs d'actes de la pratique n'auront plus guère de ces remords). Tantôt ces mots sont relatinisés, tantôt ils gardent leur forme romane. L'échantillonnage est très parlant, et notamment par le fait que dans certains cas le mot existe en latin, mais le rédacteur ne le reconnaît pas ou n'y pense pas et donne la forme évoluée, comme »rat« alors que *raptus* aurait fort bien convenu.

Bruno BON et Anita GUERREAU-JALABERT, à propos de la rédaction du *Novum glossarium mediae et infimae latinitatis*, se demandent si la multiplication des bases de données textuelles ne change pas la donne pour la confection des dictionnaires, par exemple en permettant d'intégrer la notion de fréquence, généralement peu apparente, et si la sémantique et l'étude des réseaux de signification où se place un vocable ne devraient pas avoir une place plus importante, à côté de l'évolution historique qui préside généralement au classement des sens d'un terme, selon l'époque de leur apparition et leur dérivation (philologie diachronique). Ils montrent que, inévitablement, le traitement de l'ensemble notionnel couvert par un terme est découpé en sens différents, avec des distinctions parfois purement contextuelles, au détriment du *continuum* sémantique. Enfin, ils montrent les faiblesses tant de la traduction en langue actuelle que des équivalences en latin, et se demandent si des définitions, à l'image des dictionnaires monolingues, ne pourraient pas venir compléter ces deux procédés imparfaits. Leur réflexion s'appuie sur l'exemple du mot *pietas*, qui malgré la continuité apparente avec le mot français repose à l'époque médiévale sur une imbrication étroite avec la *caritas* qui en fait quelque chose de tout différent de ce qu'il signifiait à l'époque antique, où il était lié à *justitia* et à *officium*; à preuve l'apparition de la *pietas Dei*, qui traduit une réorganisation totale de la notion: cette valeur, dérivée selon la philologie diachronique, est en fait centrale à l'époque médiévale selon la sémantique. Ils proposent donc une »ferme perspective sémantique« pour accroître l'intérêt des dictionnaires en cours de rédaction.

Pascale BOURGAIN, Paris

Massimo MASTROGREGORI, *Introduzione a Bloch*, Roma, Bari (Laterza) 2001, in-8°, 185 p. (Collection Maestri del Novecento, 5).

Ce n'est pas faire injure à la mémoire de Marc Bloch que de souligner à quel point le grand médiéviste est devenu une figure de référence obligée quasi-incantatoire des historiens, et particulièrement des médiévistes français, et même européens, au point de faire figure de »saint patron« de la discipline¹. L'historien des *Rois thaumaturges* aurait sans doute

1 Voir sur ce problème les remarques de Peter SCHÖTTLER, *Marc Bloch und Deutschland*, dans: ID. (éd.), *Marc Bloch. Historiker und Widerstandskämpfer*, Campus, Frankfurt, New York 1999, p. 33: »... Die Begeisterung über den guten französischen Historiker ist mittlerweile derart groß, daß man fast davor warnen möchte, ihn in eine Ikone zu verwandeln, deren bloße Anrufung, oder sollte man sagen: Berührung – siehe: *Les rois thaumaturges* –, heilsame Wirkungen auf die hiesige Geschichtswissenschaft haben könnte«.

apprécié à sa juste valeur cette canonisation laïque. Fondateur d'une nouvelle pratique historique en France et héros tragique de la résistance dans une corporation qui n'en a pas tant compté, Marc Bloch était sans doute prédisposé à devenir une des figures mythiques fondatrices de la pratique historique du second vingtième siècle.

Cette « canonisation »² a engendré une production historiographique internationale particulièrement abondante, dont on peut même dire qu'elle est devenue un sous-genre de l'historiographie du XX^e siècle. La réflexion sur l'histoire et sa pratique au centre de son œuvre, sa conception large de la pratique historique (*L'étrange défaite* est, après tout, à l'époque de sa rédaction, de l'histoire ultra-contemporaine), ont sans doute encore renforcé cette tendance en conférant un rayonnement exceptionnel à son œuvre, au-delà de l'histoire médiévale proprement dite. Certaines problématiques durablement au cœur de la pratique historique contemporaine, toutes périodes confondues, ne peuvent être évoquées sans que le nom de l'historien ne leur soit associé, par exemple le comparatisme. Mais d'autre part, Marc Bloch était un homme de son temps, et fut d'abord l'historien de quelques grands problèmes d'histoire médiévale (la « féodalité » et le statut juridique des hommes et des terres, l'étude de la fusion intime du politique et de l'économique dans la société médiévale) sur lesquels la recherche a évolué, et dont l'historiographie n'est pas nécessairement à la portée des historiens qui ne sont pas spécialistes de ces questions.

D'où l'utilité du petit volume de Massimo Mastrogregori, spécialiste de l'œuvre de Marc Bloch, *Introduzione a Bloch*, dans la nouvelle collection « Maestri del Novecento », qui vise à présenter l'œuvre de Bloch en l'inscrivant dans les courants intellectuels de son temps, en évitant l'écueil de l'hagiographie et en s'appuyant sur une connaissance approfondie, non seulement de l'œuvre de Bloch, mais également des fonds d'archives, en partie inédites, qui documentent son travail d'historien et plus généralement son activité intellectuelle.

L'ouvrage est divisé en quatre parties de taille très inégale. Les quatre premiers chapitres forment la première partie. Ils présentent l'œuvre en suivant les étapes de la carrière de Bloch. Le premier chapitre retrace brièvement les années de formation (I. La storia, gli uomini, il tempo, p. 3–19) en s'attachant surtout à rappeler le contexte intellectuel et social dans lequel Bloch poursuit ses études et ses premiers travaux, celui où les héritiers de la « nouvelle Sorbonne » de la fin du XIX^e siècle sont soumis aux attaques d'une sociologie conquérante emmenée par Durkheim et ses élèves. Dans le second chapitre (II. L'osservazione storica), l'étude se focalise sur la méthodologie de Bloch, son travail de thèse et l'expérience décisive de la guerre de 1914–1918 sur l'historien et l'homme. L'importance fondamentale des séjours en Allemagne et le rôle de passeur de Bloch entre l'histoire économique allemande (et également, dans une certaine mesure, anglo-saxonne), et les secteurs de la recherche alors comparativement à peu près inexistantes en France aident à mesurer en quoi la stature de l'historien tient aussi à sa position centrale dans ce qui fut, en histoire économique et sociale, un rattrapage et une mise à niveau de l'histoire française qui accusait en 1920 un retard considérable sur ses voisines. Le troisième chapitre (III. L'esperienza storica. Critica e analisi, p. 38–97) suit la maturation et la publication des principales œuvres concernant la société médiévale (*Les rois thaumaturges*, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, *La société féodale*) en présentant les inflexions de la pensée de Bloch, leurs liens avec les secteurs analogues de la recherche internationale, leurs principaux apports dans le contexte de l'entre-deux-guerres. Enfin, le quatrième chapitre (IV. Lo storico nella città, p. 98–146), part de l'analyse de la place et des difficultés institutionnelles de l'historien dans son environnement universitaire, en examinant notamment la portée de la fondation des *Annales*, pour aboutir à l'inflexion militante puis résistante de la drôle de guerre et de la lutte intellectuelle, morale et

2 Pour reprendre les termes satiriques des premières pages de M. DETIENNE, *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil 2001, qui dans ses critiques souvent injustes à l'encontre des historiens, me semble ici toucher juste.

politique sous Vichy, jusqu'à la mort en 1944. L'équilibre entre la présentation de la vie et de l'œuvre, la remise en contexte dans le milieu universitaire et l'éclairage par le recours aux archives et dossiers de l'historien donnent à cette présentation succincte mais fournie une certaine profondeur.

Mais ce sont les trois parties suivantes qui font de ce petit livre un instrument de travail commode à part entière. Une chronologie de la vie et des œuvres (p. 145–148) est suivie par une brève histoire de la critique (p. 149–159), qui fournit une réflexion pertinente sur la fortune de Marc Bloch et sa « canonisation ». Enfin, une copieuse bibliographie présente à la fois l'œuvre (livres, recueils d'articles, fonds documentaires, guides bibliographiques) et les principaux titres de l'historiographie (plus de cent-dix références)³.

L'ensemble ainsi constitué remplit parfaitement son but d'introduction, mais pose aussi le problème des limites du genre. Les éléments sans doute les plus intéressants et les plus riches d'enseignement ne sont pas tant les résumés des différents travaux de Marc Bloch, qui ne peuvent par définition valoir que par leur plus ou moins grande fidélité, que les riches aperçus sur le milieu social, les contacts internationaux et le réseau d'échanges culturels qui furent à l'origine du travail de l'historien. Le lecteur français se demandera en particulier, au sortir de cette lecture, si la promotion de la figure de Marc Bloch n'a pas été une défense inconsciente de la corporation dans l'après-guerre pour compenser par la mise en avant d'une figure charismatique ce que révélait un aspect essentiel de son travail d'appropriation et de transfert scientifique des travaux allemands et anglo-saxons, c'est-à-dire le retard et l'académisme d'une partie de l'histoire universitaire française du premier vingtième siècle. Au-delà de ces interrogations toujours douloureuses pour l'amour-propre collectif de la corporation, on ne peut que souhaiter la multiplication de travaux historiographiques d'envergure qui dépassent l'étude d'une personnalité, si brillante soit-elle, pour retracer l'évolution d'ensemble de la discipline historique française et de ses liens avec l'histoire européenne, à l'époque de Marc Bloch.

Benoît GRÉVIN, École Française de Rome

Peter DINZELBACHER, *Himmel, Hölle, Heilige. Visionen und Kunst im Mittelalter*, Darmstadt (Primus Verlag) 2002, 175 p.

L'histoire des mentalités est à nouveau bien servie par cet ouvrage de P.D. sur les visions au moyen âge. Dans sa thèse publiée en 1981, puis dans son manuel sur les « Revelations » paru dix ans plus tard dans la collection de *Typologie des sources du Moyen Âge occidental* (fasc. 57), l'A. avait déjà constaté l'absence d'étude soutenue des rapports entre les écrits médiévaux sur l'au-delà et leur expression plastique et visuelle. Armé de sa riche expérience, il a ensuite entrepris d'y contribuer personnellement sous forme de livres: d'abord dans son recueil de 1996 sur l'angoisse (*Angst im Mittelalter*), puis par le présent album sur le ciel, l'enfer et le saint. Un tel projet se laisse rapprocher de celui qu'a mené au même moment Jean-Claude Schmitt dans la partie consacrée aux « Rêves, visions, fantasmes » de son livre sur *Le corps des images. Essais sur la culture visuelle au Moyen Âge* (Paris 2002).

Une introduction substantielle et illustrée (en noir et blanc) présente la vision comme phénomène historique de grande importance pour la connaissance de la civilisation médiévale. La large diffusion des récits de visions en des langues variées renvoie à une croyance

3 Pour prolonger la volonté de l'auteur de réinscrire la vie et l'œuvre de Marc Bloch dans l'historiographie du premier vingtième siècle, on peut renvoyer à Gérard NOIRIEL, *Sur la « crise » de l'histoire*, Belin, col. socio-histoires, 1996, et Alain GUERREAU, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle?*, Seuil 2001, qui replacent le « moment » Marc Bloch dans le mouvement général de l'institution historique pour l'un, de la médiévistique française pour l'autre.